

PEINS-MI ET PEINS-MOI SONT SUR UN TABLEAU

AVEC TALHÙLA DERAY, RÉMY DROUARD, ELISE LEGAL, ELSA MULLER, BÉRÉNICE NOUVEL, AXEL PLANTIER, PAULINE ROUET ET GONGMO ZHOU

EXPOSITION COLLECTIVE DU 3 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2025

Peins-mi et Peins-moi sont sur un tableau. Détournée d'une comptine enfantine, cette formule sonne comme une ritournelle absurde, une petite énigme au seuil de l'exposition. On y entend deux voix qui vacillent, prêtes à basculer hors du cadre. Comme elles, la peinture ici se déplace, trébuche, se prête au jeu du décalage et n'est plus seulement surface à contempler.

L'exposition réunit des artistes qui explorent ce que la peinture peut aujourd'hui raconter. Certain·es l'abordent par ses marges, la prolongent dans la performance, la déplacent vers la sculpture ou encore la vidéo. D'autres revendiquent un attachement plus direct à la toile et à l'huile, renouant avec la minutie du trompe-l'œil ou avec les vibrations d'une abstraction lumineuse. Ensemble, leurs pratiques composent un récit collectif : une peinture plurielle, généreuse et indocile, qui dialogue autant avec ses héritages qu'avec ses propres détournements.

Lors du vernissage, **Rémy Drouard** apparaît le visage recouvert d'une cagoule imprimée d'une peinture représentant une tranche de pain de mie. Il entraîne le public dans une lecture-performance où les codes de la médiation sont détournés : plutôt qu'expliquer, il s'agit de brouiller les pistes, de désacraliser le propos et de rappeler que chacun·e peut approcher une exposition avec ses propres mots et son ressenti. Guidé·es par la question de savoir qui sont Peins-mi et Peins-moi, les visiteur·euses suivent une déambulation facétieuse d'œuvre en œuvre. Elle s'achève devant un autoportrait de l'artiste, le visage occulté par la même tranche de pain de mie que celle reproduite sur sa cagoule.

Cette attention portée au langage se retrouve aussi dans le travail d'**Élise Legal**. Au cœur de sa pratique, l'écriture occupe une place centrale. Ses œuvres entretiennent une relation ambiguë avec la peinture, nourrie par différents imaginaires, dont celui du poète maudit et de la passion souvent associée à ce médium. Pour l'exposition, elle réalise une peinture murale noire à l'acrylique, posée en bas du mur comme une signature au bas d'une page. Cette inscription évoque tout autant le tatouage, à la fois marque fragile et trace persistante, qui souligne la tactilité de la peinture en contact direct avec le mur. Son œuvre introduit la peinture-texte comme une autre manière de faire image.

Avec **Bérénice Nouvel**, la peinture quitte le mur pour se donner en volume, dans une forme simple et verticale : une allumette disproportionnée, à l'échelle du corps. Entièrement peinte, la tige imite le veinage du bois tandis que son extrémité bombée reproduit la tête de l'allumette. Le trompe-l'œil renforce l'ambiguïté entre objet et image. Fragile mais chargée d'un potentiel latent, la peinture-objet semble prête à s'embraser. À la fois familière et étrange, elle se tient dans l'espace comme une présence immobile, traversée par la promesse d'un geste à venir.

Gongmo Zhou poursuit ce jeu d'ambiguïté entre peinture et illusion. Son triptyque monté sur charnières imite à l'huile une fenêtre ouverte, travaillé avec une minutie qui va jusqu'à l'écaillage du bois et aux reflets de la lumière sur la surface. Le réalisme attire d'abord le regard mais l'image se dérobe aussitôt pour révéler un monochrome qui absorbe la vision. Entre figuration et abstraction, l'artiste met en tension notre manière de regarder, laissant la peinture osciller entre image tangible et apparition insaisissable.

C'est aussi dans cet espace d'incertitude qu'inscrit son travail **Axel Plantier**. Ses toiles naissent de captures effectuées sur téléphone ou dans des vidéos, recadrées puis transposées à l'huile sur grand format. Zone floue, reflet, détail lumineux deviennent les points de départ d'une composition lente et méthodique, travaillée couche après couche. À la manière d'un scanner, la peinture dépile



progressivement l'image mais en garde l'opacité. Entre apparition et disparition, ses formes vibrent d'une présence spectrale qui confronte le regardeur à l'expérience du doute.

Elsa Muller prolonge ce dialogue avec l'écran en détournant ses codes. Elle présente un autoportrait peint à l'acrylique, volontairement étrange, accompagné d'une vidéo réalisée dans l'univers des Sims. Les interactions sociales y virent à l'absurde, révélant la part grotesque des codes sociaux. Entre humour noir et critique du monde de l'art, elle met en avant la précarité des jeunes artistes et désacralise la peinture en l'inscrivant dans une imagerie populaire. Par ce jeu de dérision, elle rappelle que la peinture peut aussi être grinçante et traversée d'ironie.

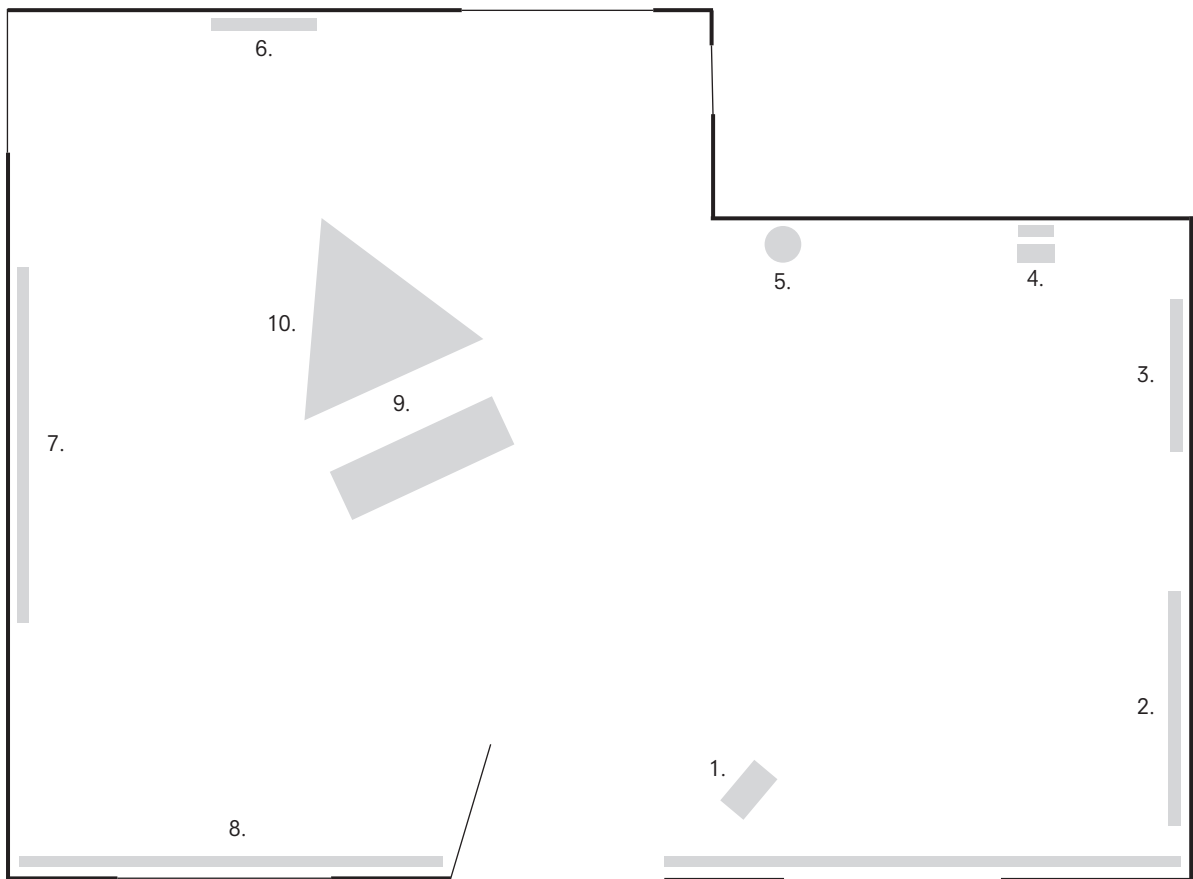
Pauline Rouet prolonge cette mise en fiction en donnant à la peinture un visage et une voix : **James Bazard**. Ce tableau affublé de bras et de jambes traverse la vidéo et la performance comme une figure en quête de sens. Dans le film présenté, il rencontre un village d'enfants-peintures qui inventent à leur tour leurs propres costumes et prolongent sa métamorphose. La fiction s'étend également à un concert-performance, où **James Bazard** chante ses errances et ses désirs, entre comédie et fragilité.

À travers ce personnage, la peinture sort de son cadre pour devenir récit vivant, toujours en transformation.

Enfin avec **Talhùla Deray**, cette présence devient plus fragile encore et se déplace sur les vitres de l'espace d'exposition comme dans ses toiles. Deux grandes silhouettes au blanc de Meudon apparaissent sur le verre, vaporeuses, suspendues à l'effacement. Dans ses toiles, le même voile brouille la vision et installe une atmosphère de flottement. Inspirées par l'imaginaire des contes, ses figures mêlent féerie et fragilité, collages et apparitions spectrales.

Cette exposition collective réunit des pratiques qui déplacent la peinture hors de ses évidences. Elle en explore l'envers, les marges et les détours, là où le tableau cesse d'être une surface close pour devenir expérience partagée. De la pluralité des approches naît un récit généreux, où la peinture affirme sa vitalité à travers des gestes multiples et des formes toujours mouvantes.

Émilie d'Ornano, septembre 2025



1. Pauline Rouet

La Faussaire, 2025

Huile sur toile, bois sculpté, tissus, moteur électronique
Merci à Fred

6. Elsa Muller

Autoportrait creepy à accrocher sur un mur blanc, 2021

Acrylique sur toile
80 x 80 x 2 cm

2. Élise Legal

Cupidon s'en fout, 2025

Acrylique sur mur
Dimensions variables

7. Gongmo Zhou

Bleu écran, 2025

Tryptique, huile sur toile
120 x 280 cm

3. Axel Plantier

Leather, 2025

Huile sur toile
146 x 121 cm

8. Talhùla Deray

Prends-moi la main, 2025

Installation sur vitre, blanc de meudon et collage

4. Rémy Drouard

Moi-peins, 2025

Acrylique sur toile
22 x 27 cm

9. Pauline Rouet

James Bazard et les enfants-peintures, 2025

Vidéo de 13:02

5. Bérénice Nouvel

Allumette, 2023

Acrylique sur toile
190 x 16 x 14 cm

10. Elsa Muller

How to exhibit ? 2021

Vidéo 3D en boucle sur iPad, 6:58



Rémy Drouard

À la recherche de Peins-mi et Peins-moi, 2025

Audioguide décalé qui résulte de la performance réalisée lors du vernissage le 02.10.2025, 12:39